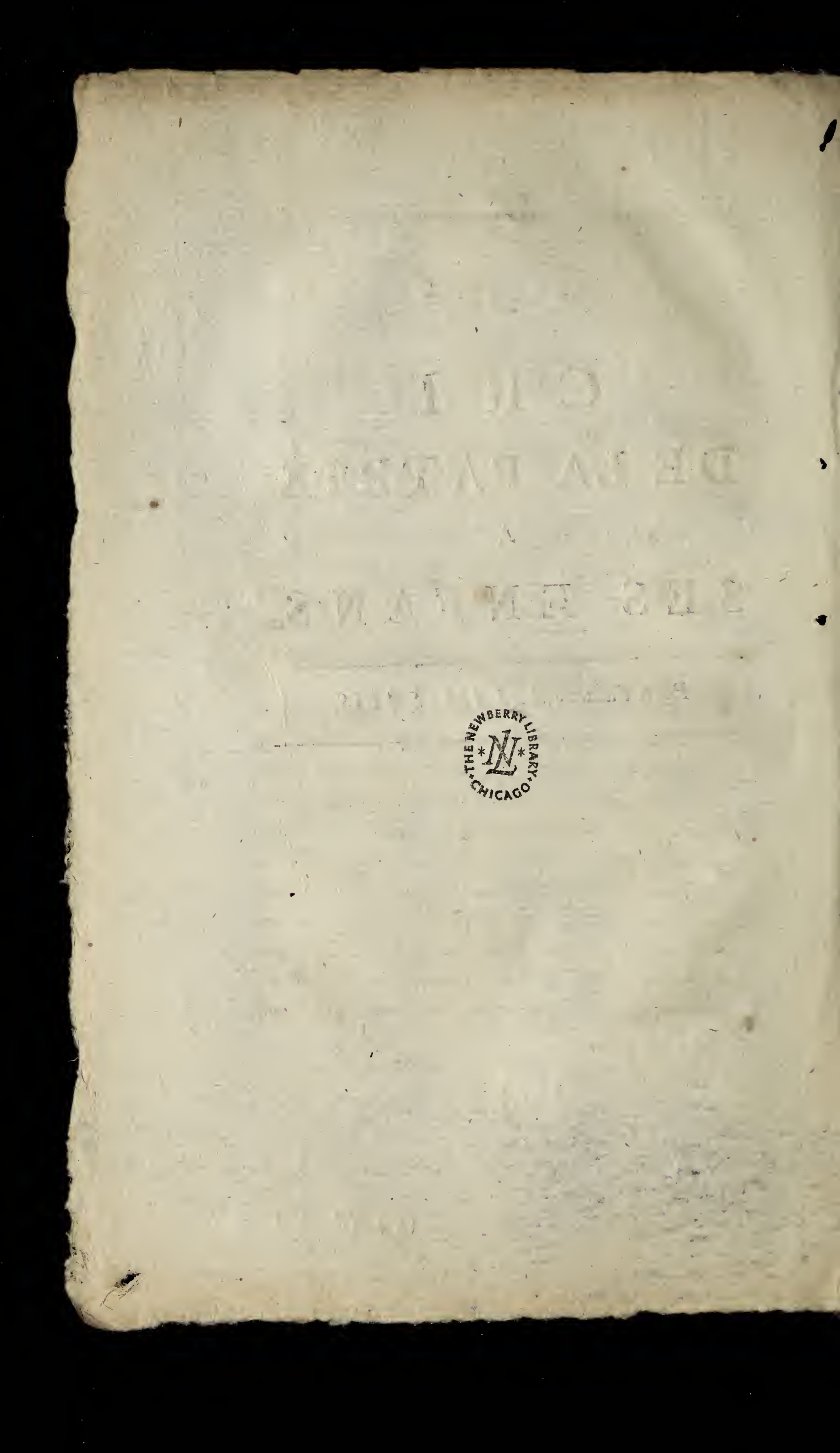
CRI
DE LA PATRIE
A
SES ENFANS.

Par l'auteur du JAM-SATIS.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

CRI DE LA PATRIE A SES ENFANS.

Par l'auteur du Jam-Satis.

Viens ; Rome est en danger ; c'est en toi que j'espère.
Racine.

Concitoyens ; *mes amis*, *mes frères*, nous touchons à l'époque où nous devons montrer à l'Europe, si les vertus dont nous faisons, depuis huit mois, le pompeux étalage, ont leur source dans un véritable patriotisme ; si nous sommes dignes de cette liberté que nous venons de remettre sur son trône. Nous n'avons pas cru, sans doute, que pour être généreux et grands, ce fût assez d'attaquer tout, de tout déplacer, d'imposer aux autres des sacrifices douloureux, en ne se soumettant qu'à ceux dont

l'ostentation offre un aliment à la vanité. Nous précipiter aveuglement dans le cahos d'une révolution, animés par l'espoir vague de voir renaître, d'un nouvel ordre de choses, des combinaisons plus favorables à nos intérêts particuliers, *ce ne seroit pas le calcul de la sagesse.* Jouir des larmes de tant de victimes que nous avons été forcés d'immoler, se complaire aux anxiétés de tant d'autres que menacent nos nouvelles loix, *ce ne seroit pas le calcul de la vertu.*

Renverser d'une main vigoureuse des institutions perverses, moins par pitié pour les opprimés que par haine pour les oppresseurs, *ce ne seroit pas le calcul du patriotisme.*

Il ne suffit pas d'arborer avec enthousiasme ses étendarts. Ne nous serions-nous ralliés sous leur ombre, que pour nous entre déchirer ? et les déserterions-nous, lorsqu'il s'agit de nous prêter mutuellement des secours, d'autant plus méritoires, qu'ils seront plus obscurs, d'autant plus dignes de louanges, qu'ils auront moins de prôneurs ? Inscrire son nom parmi les bienfaiteurs de la patrie, lorsque leur liste fastueuse, exposée à tous les regards, est répétée par tous les échos, c'est à peine une vertu vulgaire; que dis-je! c'est un de ces vices que nous de-

vons abjurer, si nous voulons mériter notre estime et l'attention de l'univers. En offrant un pareil mobile à nos efforts patriotiques, on a fait un dernier acte de condescendance pour nos foiblesses passées. On a peut-être cru, en les flattant une dernière fois, nous en guérir pour toujours, comme un médecin a quelquefois l'adresse d'acheter, par d'innocentes complaisances, le droit de commander l'amer breuvage qui doit rendre la santé à ses malades. Mais après ce tribut payé à notre frivolité, n'en payerons-nous point à la générosité, le premier devoir d'un peuple libre ? quand le despote nous dicte ses loix impérieuses, il y a de l'audace, une sorte de grandeur à les braver; mais quand la patrie compte assez sur nous, pour en attendre tout sans nous rien prescrire, il y auroit presque de la lâcheté à ne pas dépasser ses vœux, à ne pas sacrifier nos convenances, nos préjugés, nos besoins même aux siens. Quoi ! lorsqu'elle daigne recueillir et canoniser les noms de ceux qui viennent à son secours, notre vanité accourt et s'enivre de son encens; et lorsque nos offrandes plus obscures doivent être confondues dans le grand réservoir de l'état, lorsque pour les célébrer, nous n'avons plus de hérault, que le cri de notre conscience, notre zèle se

réfroidiroit-il ?» les vertus qui doivent nous élever au-dessus de tous les peuples connus, ne seroient-elles que des passions déguisées? et ce dévouement éclatant à l'intérêt public, qui respire dans nos harangues et dans nos écrits, laisseroit-il si-tôt l'intérêt personnel reprendre tous ses droits ? songeons bien que c'est d'après cette épreuve que nous allons être jugés ; que dans la religion de la patrie, comme dans celle du christianisme, ce sont les œuvres plus que la doctrine qui font les héros ; que ces prédicateurs diserts, qui, du sein de la mollesse et des vices, recommandent les vertus les plus sublimes, s'ils provoquent une admiration passagère pour leurs talens, inspirent un mépris d'autant plus profond pour leurs mœurs, et contribuent davantage à décréditer le culte qu'ils professent, que ceux même qui lui insultent, et par leurs actions et par leurs dogmes.

J'entends cent voix s'élever pour me dire que ces alarmes sont gratuites, qu'elles sont démenties par l'empressement de tous les François à se rendre aux vœux de la patrie. Ah ! puissent-elles me confondre, ces voix consolantes ! Je suis loin d'aspirer à l'affreux triomphe de voir s'accomplir mes funestes prédictions. Malheur au citoyen atrabilaire qui, même avec des intentions

pures, envenime les maux publics en les exagérant, et qui croit sauver ses frères en les réduisant au désespoir. Non, ce rôle odieux répugneroit trop à mon cœur. Non, mes vœux ne sont point des reproches, mes craintes ne sont pas des accusations. Eh! que ne suis-je doué de ces accens impérieux qui réveillent l'enthousiasme au fond des ames les plus froides! Que ne suis-je un de ces *souleveurs de l'opinion publique*, dont quelques-uns se sont servis de leurs talens, moins peut-être pour donner de grands exemples, que pour jouer un grand rôle, qui, doués de la force de Samson, pour ébranler et renverser un temple idolâtre, n'ont pas toujours eu la sagesse du roi qui en éleva un à la véritable divinité.

Eh quoi, la modeste probité n'auroit elle donc pas aussi son énergie? Faut-il toujours tonner pour éveiller l'attention? et le dieu terrible qui se promène sur les nuages, au milieu de la foudre et des éclairs; a-t-il plus de droits à nos hommages, que le dieu bienfaisant, qui, dans le calme d'un beau jour, répand sur la nature, la fécondité et la vie? mais oui; telle est la foiblesse de l'homme. Il faut l'effrayer pour l'asservir. Les instances le fatiguent; la froide raison l'importune; l'éloquence impérieuse l'entraîne et

le subjugue. Ah ! prêtez-moi la, cette éloquence, vous qui en avez abusé plus d'une fois. Aidé de la pureté de mes motifs, j'en ennoblirai l'usage. Je la rendrai précieuse à mes concitoyens, et je leur dirai, non plus avec la modération de mon caractère, mais avec la vigueur de votre langage.

» La patrie est dans une crise violente; elle implore vos secours. Ce n'est plus un despote qui commande; c'est une mère qui prie. Les satellites d'un fisc oppresseur n'exécuteront pas ses décrets. Elle n'attend rien que de vos vertus, que de votre tendresse filiale. Mais elle est forcée de prendre ses besoins pour la mesure de vos contributions. Vous avez à expier les fautes, les déprédations de ses anciens administrateurs. Le désordre est grand sans doute, mais vos facultés sont encore bien au-dessus, si elles ne doivent trouver de bornes que dans les sentimens qu'elle vous suppose. Ce ne seront plus désormais des vampires qui dévoreront impunément la substance de ses enfans. Les tributs qu'elle attend, votés par le seul amour qu'elle inspire, vont être confiés à de sages ordonnateurs; vous en dirigerez, vous en surveillerez l'emploi. Les avances que vous allez lui confier, ne seront pas perdues; elles vont germer et fructifier dans le sein de vos campagnes, ranimer vos atelliers languissans,

ouvrir de nouveaux canaux, de nouvelles routes, multiplier les moyens de communication entre les fleuves, les mers, les campagnes et les hommes.

Mais avant que cette régénération s'opère, des objets plus pressans encore sollicitent votre attention. Les dépenses publiques qui vont survivre aux réformes économiques, il faut y pourvoir. Les créanciers de l'état qui, alarmés par vos signes de détresse, ont été rassurés par votre loyauté, il faut justifier leur confiance qui vous honore. Si vos efforts pécuniaires devoient créer immédiatement toutes les sources de la prospérité dont chacun de vous doit jouir, quel mérite auriez-vous à vous les prescrire? Quel est le propriétaire assez aveugle dans son avarice, pour répugner aux avances qui doivent seconder ses champs incultes? Mais il est obéré, et ses folles dissipations ont épuisé, et ses propres ressources, et celles de son crédit, que fait-il dans un retour de sagesse? il borne sa dépense, il renonce aux vaines jouissances du luxe, il prend sur ses besoins même pour acquitter ses dettes. Ses champs frappés de stérilité, ne profitent pas encore de ses sacrifices; mais libre enfin du fardeau sous lequel il gémissoit, il dépose dans leur sein le fruit de ses économies, et bientôt ils seront couverts d'abondantes moissons. Voilà concitoyens, la marche

lente, mais sûre qu'il faut vous résigner à suivre. En payant la forte contribution que le patriotisme vous commande, n'envisagez pas les mains avides et inquiètes qui paroîtront d'abord s'approprier vos dépouilles. Portez vos regards plus loin. Voyez la confiance publique, premier fruit de vos sacrifices, remettre en circulation un numéraire abondant encore qu'enfouissoient la crainte et l'avarice. Revoyez-le refluer de la capitale, qui lui offroit des emplois trop séduisans vers vos atteliers et vers vos campagnes.

Ce fleuve immense, détourné de son cours, ne rentrera peut-être que par de longs circuits dans son lit naturel; mais sa pente l'y ramènera inévitablement. Après avoir encore erré quelque tems loin de vos regards, et comme fuyant devant vos vœux, il vous rapportera le tribut de ses ondes bienfaisantes : partagé en mille canaux vivifians, il ira fertiliser vos cantons les plus reculés, et remettra les instrumens de votre industrie en mouvement, et ses productions en circulation. Ce brillant avenir, sans cesse reculé par le despotisme, va se raprocher sous les auspices de la liberté. Mais il faut encore le mériter, le conquérir par quelques efforts. Seroit-ce en vain que la patrie les auroit sollicités ! ses enfans se laisseroient-ils soupçonner de len-

teur et de parcimonie, lorsque le péril les presse, et que le prix de la victoire est si près d'eux?

Ce n'est pas à vous que je m'adresse, citoyens de la capitale, vous dont les regards accoutumés à embrasser un vaste horison, à saisir les rapports qui lient les parties d'un grand empire, sentez la nécessité du crédit, et connoissez les moyens de le faire renaître, l'opinion agit parmi vous dans toute sa force. Vous êtes à la source de ses décrets. Vous y obéissez tous, les uns par enthousiasme, les autres par conviction, d'autres enfin par crainte. L'honneur même vous fait une loi de soutenir votre rôle éclatant, en continuant à donner l'impulsion au reste de la France. Vous ne voudrez pas qu'on dise dans les provinces: » nous avons reçu d'eux le signal des désordres passagers auxquels nous sommes en proie; et ils répugnent à nous servir de modèles, quand il s'agit de les réparer ! ils nous ont révélé, ils nous ont exagéré peut-être nos maux; et ce n'est pas d'eux que nous apprenons à les guérir. Ils ont tout attaqué, tout détruit, et ils répugnent à fournir des matériaux pour de nouvelles constructions: nous leur avions cru toutes les espèces de courage. N'auroient-ils que celui des brigands, --- » non, généreux parisiens, vous ne voulez dominer les provinces, que par l'ascen-

dant des grands exemples, et vous donnez sans doute celui du dévouement.

Mais loin de la capitale seroit-on si lent à le suivre? Là, comme à Paris on s'est indigné de ses chaînes; on les a sécouées avec une sorte de fureur, et il paroît qu'on y applaudit unanimement aux décrets de notre aréopage. Mais reposé de ces mouvemens convulsifs, content de s'être proclamé libre, y attacheroit-on trop peu d'importance aux moyens de l'être pour toujours? y est-on bien persuadé que ce n'est qu'en rétablissant l'ordre dans toutes les branches de l'administration, *à commencer par les finances*, que nous pouvons consolider notre révolution? que l'épuisement du trésor public ameneroit nécessairement l'anarchie, la guerre civile, et probablement le démembrement de notre empire; que la ressource odieuse de la banqueroute, que bien des propriétaires de terre votent sans doute au fond de leurs cœurs, auroit des inconvéniens de tous les genres, quoique moins sensibles, d'abord que ceux auxquels on voudroit échapper par elle; qu'elle flétriroit pour long-tems notre réputation de loyauté; que l'humeur, l'intérêt trompé argueroient de nos propres décrets, pour nous prodiguer les épithètes les plus avilissantes. Qu'on ne dise pas

que ces décrets irréfléchis, prononcés dans un accès d'enthousiasme, ne lient plus quand la raison même nous invite de les abjurer. Ils ont été accueillis avec transport dans les provinces, comme tous les autres, s'il faut en croire du moins cette foule d'adresses, où ont été consignés les vœux de toutes les parties de la France. Leur révocation ne pourroit avoir lieu qu'à la suite de la dispersion, de la proscription de nos législateurs, du renversement de l'édifice que nous commençons à construire. Elle nous conduiroit aux plus affreux désordres, et nous serions enfin trop heureux, peut-être, de chercher un asyle contre eux dans les bras du despotisme.

Habitans des provinces, propriétaires grands et petits, commerçans, manufacturiers, artisans ou cultivateurs, acheteriez-vous à ce prix le soulagement illusoire que vous procureroit la banqueroute ? Mais s'il vous faut des motifs plus pressans que la crainte de la honte et du retour de l'esclavage : (pardonnez-moi cette outrageante hypothèse) transportez-vous, je ne dis pas à quelques années, mais seulement à quelques mois du décret qui déclareroit la France banqueroutière : c'est-à-dire, INFAME à la face de l'europe. Calculez tous les contre-coups qui se propageroient depuis le trône jusqu'aux clas-

ses les plus pauvres du peuple. Voyez les faillites encouragées par un exemple si solemnel, commandées aux uns par la nécessité, aux autres par la mauvaise foi, qui, au milieu de ce cahos universel échapperoient à l'animadversion des tribunaux, et à celle même de l'opinion publique. Voyez toutes les transactions anéanties, tous les engagemens violés, l'industrie, le commerce, l'agriculture privés tout-à-coup de ces rentrées de fonds, sans lesquelles ces trois nourriciers de l'état languissent et meurent. Voyez enfin cette foule de citoyens ruinés par ce bouleversement, forcés à l'économie la plus rigoureuse et cessant de féconder par leurs dépenses, vos atteliers et vos campagnes.

Ces vérités vous ont déja été présentées par des mains plus habiles, mais on ne sauroit trop vous les répéter ; et voilà sur-tout le moment de vous en pénétrer. Dans l'éloignement vous les avez prises peut-être pour de vaines spéculations. Il est tems de vous convaincre qu'elles tiennent à vos intérêts les plus chers. Après les avoir méditées, croirez-vous encore que la banqueroute que quelques conseillers aveugles ou pervers osent vous présenter comme une ressource, péseroit seulement sur ces rentiers qui vous sont trop odieux, pour que vous puissiez les voir de

l'œil de la pitié ? Eh bien, il n'y a pas de milieu. Choisissez entre une opération qui vous déshonoreroit en vous ruinant, et les sacrifices douloureux, peut-être, mais nécessaires et passagers que la PATRIE vous demande.

Ce mot n étoit encore pour vous, il y a un an, qu'un être de raison. S'il n'a pas acquis de la réalité et un prix infini à vos yeux, ne vous flattez pas d'être libres, vous n'êtes que des esclaves révoltés, que le despotisme ne tardera pas de faire rentrer sous son joug.

Non, ce n'est pas par des insurrections, par des diatribes contre l'autorité, par des adresses conçues dans un accès passager d'enthousiasme, et rédigées dans des assemblées tumultueuses, où quelques voix impérieuses entraînent une multitude qui ne les comprend pas, ce n'est pas ainsi que vous prouverez à la patrie, cet attachement que j'invoque. Elle vous demande des efforts pécuniaires; oseriez-vous tromper ses espérances? trop long tems accoutumés à éluder sans scrupule les loix fiscales de l'ancien régime, penseriez-vous vous soustraire impunément par des déclarations infidèles à l'obligation rigoureuse que tant de motifs vous imposent? songez qu'il ne s'agit plus d'alimenter le luxe insultant d'une cour dissipatrice et

d'un essaim de favoris avides. Alors, peut-être, cette infidélité étoit excusable ; à présent elle seroit un crime de LÈSE-NATION. Vous échapperez aux tribunaux inquisiteurs. Il n'y en a plus sous le régime de la liberté. Mais vous n'échapperez pas à la honte bien plus rédoutable qu'eux. On ne la bravera plus comme autrefois. Ceux qui la dispenseront désormais, exécuteront eux-mêmes les décrets qu'ils prononceront.

Oui, concitoyens de la capitale et des provinces, s'il se trouvoit parmi vous des faux frères, qui, heureux de jouir des biens que nous venons de leur conquérir, se refusassent à les payer au prix modique auquel la nation les a évalués ; si dans les vils calculs de leur cupidité, ils osoient marchander avec elle comme avec un mercenaire qui réclame son salaire ; si la notoriété publique les accusoit de lui avoir dérobé une partie de la contribution qu'elle a demandée, renchérissons sur la rigueur de ses décrets. Ajoutons ce titre d'exclusion à ceux qu'elle a déja déterminés. Exhérédons-les de notre confiance et même de notre estime. Mériteroient-ils d'être nos administrateurs ou les organes de nos nouvelles loix, ceux qui auroient ainsi trahi leur coupable indifférence à

notre

notre régénération ? Et comment attendre de ces froids égoïstes les vertus civiques, qui, seules, peuvent nous garantir la possession de nos conquêtes ?

Qu'ils ne croyent pas se sauver par ces vains subterfuges de l'intérêt personnel : qu'ils ne disent pas dans leur logique absurde : *quel soulagement apporteroient à l'état, ces sommes modiques, dont nous frustrons la patrie ? l'océan se tarit il, quand un ruisseau cesse de lui apporter sa contribution imperceptible ?* quelle est la prévarication, quel est l'attentat, qu'on n'excuseroit pas par un sophisme aussi misérable; il est une loi en politique, en morale, en philosophie, aussi ancienne que le monde, et que son universalité rend presque triviale, c'est que chacun doit s'abstenir de tout acte qui répété par-tout, entraîneroit la subversion de la société : qu'importe en effet à cette société, considérée en grand, un adultère, un assassinat, un suicide ? et cependant ses loix poursuivent et punissent des crimes isolés. C'est qu'elles ont prévu la contagion funeste qu'entraîneroit leur impunité. C'est que l'exemple, le scandale donné par un seul individu, influe sur le bonheur de la totalité des concitoyens.

L'infidélité contre laquelle j'ose élever ma

voix, auroit une influence aussi générale, si les vrais enfans de la patrie, ne se chargeoient pas de suppléer au silence des tribunaux qui s'abstiennent d'en connoître. N'y en eût-il qu'un seul exemple, son auteur devroit être marqué du sceau de l'*infamie*, oui de l'*infamie*. Il contribueroit à la banqueroute autant qu'il seroit en lui, et nous avons déclaré la banqueroute *infame* : qu'il ne se retranche donc pas sur le peu d'importance du larcin qu'il fait au trésor public. -- Quand une armée nombreuse est en présence de l'ennemi, qu'importe au succès de la bataille qu'un de ses soldats abandonne ses drapeaux? On va triompher sans lui, où sa présence n'auroit pas empêché une défaite; et cependant en est-il moins flétri? en est-il moins forcé d'aller cacher sa honte? Voilà le sort qui vous est réservé, lâches déserteurs des drapeaux de la patrie, si elle a compté vainement sur vos secours. C'est vous qui seriez ces véritables ennemis de l'état dont la modération même tolereroit peut-être la persécution. Mais non, l'époque de ces violences qui n'auroient jamais dû naître a été courte : elle est passée, ne craignez pas son retour. Notre mépris, notre indignation seront votre salaire et notre seule vengeance. Gardez à ce prix le vil métal que vous avez dérobé à vos concitoyens.

Ne vous flattez pas d'échapper par vos complaintes insidieuses, à la rigueur de nos arrêts n'exagérez pas le fardeau de vos charges, l'inexactitude de vos fermiers. A Paris, où l'attention qu'on accorde aux affaires particulières des individus est divertie par tant de distractions, où les révolutions qui s'opèrent dans les fortunes, sont rapides et souvent secrètes, où la parcimonie déguise quelquefois les richesses sous les apparences de la pauvreté; à Paris, on peut tromper jusqu'à un certain point, la surveillance publique. Il n'en est pas ainsi dans les provinces; les revenus dont les fonds sont exposés à tous les yeux, y peuvent être calculés par toutes les plumes; tout le monde y connoît la source du luxe qu'on y déploie; les coffres forts de l'avarice, sont transparents pour tous les curieux qui y abondent; les crimes de l'infidélité que j'attaque, y seront facilement avérés et punis. Exécutez-vous donc de bonne grace, provinciaux qui vivez dans l'aisance, le soin de votre repos et de votre sûreté vous en fait même une loi. N'aigrissez-pas d'avantage la jalousie de ceux que nous venons de déclarer vos égaux. Il n'y a que vos sacrifices généreux qui puissent la désarmer. Elevez-vous au dessus d'eux par la quotité de vos contributions, et songez que c'est la seule supériorité qu'ils ne vous

pardonneront désormais. Si vous aviez conçu le projet perfide de tromper la confiance de l'état; voyez quel seroit le fruit de ce calcul odieux; ceux de vos concitoyens qui ne partagent pas votre aisance, sont vraiment animés de l'amour de la patrie, ou ce mot que nous venons de sacrifier n'est encore pour eux qu'un vain nom. Dans le premier cas, résignez-vous à leurs mépris et à leur aversion; dans le second ils vous imiteront, et alors ce ne seront plus *des ruisseaux*, ce seront des vastes fleuves que vous détournerez de l'océan qui attend leur tribut. Voilà l'alternative à laquelle vous allez vous condamner: choisissez.

Ce n'est pas sans douleur que nous avons recueilli ces rapports de quelques cantons éloignés de la capitale. Si nous voulions les en croire, il est des lieux où l'obligation sacrée que vient d'imposer la patrie, est assimilée à ces loix oppressives de l'ancien systême, qu'on recevoit sans respect, et qu'on éludoit sans scrupule, où le dévouement de ceux qui lui prêtent une obéissance religieuse est presque tourné en ridicule, et où les infidélités seront excusées par leur multiplicité même. Seroit-il possible, ô mes concitoyens, que notre constitution régénérée se rapprochât sitôt de la privation des gouvernemens cor-

rompus ? Que signifieroient donc et l'enthousiasme avec lequel vous l'avez proclamée et les concerts unanimes des louanges, dont vous avez enivré ses auteurs ? Ces hommages n'auroient-ils pas été spontanées et sincères ? Où votre caractère que toute l'Europe accuse depuis long-tems de mobilité, justifieroit-il cette inculpation dans une occasion aussi importante ? Seriez-vous déja las de la liberté, ou n'en seriez-vous pas dignes ? Seroit-ce donc en pure perte, que nous aurions fait tant d'efforts tumultueux, pour la reconquérir, que nous nous serions voués à tous les maux d'une anarchie passagère ? Falloit-il tant s'agiter pour repasser sitôt sous le joug de l'égoïsme, cette base éternelle du trône des despotes ? Mais non, on vous fait injure. Ces rapports qui nous ont alarmés ne nous ont été transmis que par des organes suspects qui veulent sans doute :

Grossir, pour se sauver le nombre des coupables.

Vous êtes pénétrés des vérités dont ma main vient dessayer de vous retracer le tableau. Le ridicule sera encore long-tems parmi vous une arme puissante ; mais il n'osera plus s'attaquer à des objets respectables, ou il retombera sur ceux qui oseroient en faire un criminel usage.

Bravez-le donc avec courage, ce vil ennemi de tout ce que la morale et la philosophie, ont de plus sacré. Convaincu bientôt de son impuissance, il se réleguera de lui-même sur les tréteaux, et ne profanera plus par sa présence le sanctuaire de la liberté et des bonnes mœurs.

Il vous reste des combats plus redoutables à livrer. La patrie a encore à exiger d'autres dévouements de l'intérêt personnel. C'est peu que cette contribution passagère qui doit soulager ses embarras du moment. Il faut encore prévenir ceux qu'elle redoute pour l'avenir. Ces retranchemens qui s'opèrent dans tous les départemens; le rétablissement de l'ordre dans l'administration des finances; l'extension de toutes les anciennes impositions aux privilegiés ne lui suffiront pas pour remédier aux maux que lui ont fait les déprédations passées. Elle va être forcée de vous soumettre à de nouveaux tributs. Pour vous en alléger le poids, songez à la main qui va vous les imposer. Songez à la destination qu'ils vont avoir : autrefois vos contributions vous appauvrissoient sans enrichir l'état : commandées par le despotisme, elles étoient englouties par la cupidité : la sagesse désormais les demande au nom de la liberté;

l'équité sévère en dirigera la perception et l'emploi : loin d'être comme autrefois perdues pour vous sans retour, elles reviendront à vous après une circulation salutaire que l'infidélité n'interceptera plus.

Mais ce ne sera pas assez encore des sacrifices, que vous ordonneront ces loix mêmes, que vous venez de vous donner. Il en est de volontaires que le patriotisme impose. Depuis quelques années, vos atteliers languissent moins par l'absence du numéraire que par la diminution des débouchés. Ceux de vos heureux rivaux, inondent de leurs productions et votre capitale et vos provinces. Elles y sont accueillies, bien plus par un bisarre caprice, que par un goût éclairé, pour une perfection qu'un si petit nombre de consommateurs est en état d'apprécier ; et cet empressement aussi aveugle que ruineux pour nos fabriques, suffit, peut-être, pour rendre raison des circonstances désastreuses, dont vingt provinces gémissent, sans qu'il soit nécessaire d'en chercher la cause dans les stipulations même de notre traité de commerce avec l'Angleterre. Je n'entreprendrai point d'analyser les avantages et les inconvéniens de ce traité. Deux de nos plus habiles législa-

teurs (1), dignes de se mesurer par leurs talens et leur zèle, ont discuté cette question importante. C'est à l'expérience à prononcer entre eux. Mais s'il n'appartient qu'à quelques citoyens éclairés d'en prédire les résultats, tous ont la faculté de les prévenir, s'ils doivent être fâcheux. Et quel moment plus favorable pour cette tâche vraiment civique, que celui où les premiers élans du patriotisme commandent et rendent possibles les plus généreux efforts? Eh, quoi! nous aurions renoncé à nos préjugés de douze siècles, à nos habitudes de l'enfance, à nos privilèges d'individus, de classes, de provinces; nous aurions déposé à l'envi, nos ornemens de luxe sur l'autel de la patrie; et ses enfans, ne lui feroient pas le sacrifice d'un goût frivole, funeste à son industrie? Lorsque chez eux tout est devenu NATIONAL, se pareront-ils encore de décorations exotiques? Après avoir été, si long tems, les législateurs de la mode, recevront-ils des loix d'une mode étrangère, et renonceront-ils par la plus puérile de toutes les vanités à un avantage aussi précieux dans ses résultats, que futile dans son objet? voyez ce

(1) M. Dupont et M. le Couteulx de Canteleu.

qu'ont fait quelques nations modernes (1), pour rallier tous leurs sujets, sous un signe commun, et renforcer ainsi les liens du patriotisme. Rougissez de l'exemple que vient de vous donner une capitale (2); où le despotisme semble en possession de dicter toutes les loix. Là les individus les plus distingués d'un sexe pour lequel les fantaisies de la toilette sont presque des passions, viennent de contracter l'engagement de ne plus se vêtir que d'étoffes fabriquées dans le pays. Les citoyens d'un peuple libre seroient-ils moins généreux que les femmes d'une nation estimable, sans doute, mais cependant esclave? Et pour vous citer des modèles encore plus dignes de vous, François; rappellez-vous les privations auxquelles, dès l'année 1760, se résignèrent les Américains, qui se préparoient de loin à dénouer ces liens que l'excès de l'oppression, les a enfin forcés de briser avec violence. Tributaires de l'Angleterre, pour leurs vêtemens, ils veulent se soustraire à ce joug, et pour que les laines de leurs propres troupeaux puissent leur en fournir les moyens, ils renoncent à se nour-

---

(1) La Suède et la Pologne.

(2) Madrid.

rir d'agneaux. La prospérité de leurs fabriques de draps a été, en peu d'années, la suite de ce dévouement. Il y avoit alors une sorte d'audace à se le prescrire ; il ne vous faut qu'un effort vulgaire de raison pour vous en imposer un semblable. Les Américains couroient des dangers en provoquant ainsi l'humeur de leur métropole ; si vous en courez, *François*, c'est en rendant plus long-temps un honteux hommage à sa prétendue supériorité dans les arts. Et que seroient donc ces privations auxquelles je vous invite au nom de la patrie ? quel est le genre d'industrie dans lequel vous n'excelliez pas, ou dans lequel du moins vous ne puissiez pas exceller dès que vos artistes n'auront plus dans leurs fiers voisins des rivaux redoutables ?

Proscrivons donc, non par la loi, elle seroit peut être impuissante, et il faut craindre de compromettre ses nouveaux organes pat des tentations infructueuses, mais proscrivons par l'opinion, par l'exemple, l'un et l'autre plus fort que la loi, tous ces prétendus chefs-d'œuvre d'un luxe étranger, qui nous avilissent en uous appauvrissant. Que nos législateurs soient nos premiers modèles, à cet égard comme à tant d'autres. Que leurs filles, que leurs épouses deviennent, en les imitant, les législatrices de leur propre exe ; que ces bijoux, que ces voiles destinés à

décorer ou a couvrir leurs appas, ne soient plus façonnés, ni tissus que par des mains nationales ; que leur exemple se propage aux Françoises de tous les rangs : que nos manufactures sourient e se ranniment à l'aspect des débouchés abondans que cette salutaire contagion leur promettra. La mode, une fois du moins, nous forcera à benir ses caprices, et cette parure exclusive, sous laquelle nous nous plairons à reconnoître nos concitoyennes leur méritera de notre part les hommages réunis de la galanterie et du patriotisme. C'est ainsi qu'il leur sera glorieux de nous dominer ; c'est ainsi que nous expierons, que nous ennoblirons un asservissement, qui peut-être nous a affoiblis en faisant notre bonheur. Oui, sexe charmant, il vous sera facile de remporter ce triomphe civique. Donnez-en le signal ; nous trouverons du plaisir et de l'honneur à le suivre. Où sont les françois qui oseroient se soustraire à vos douces loix ? pour ceux mêmes qui ne briguent plus vos faveurs qu'est-il de plus séduisant que vos suffrages, de plus impérieux que votre exemple ?

Mais s'il en étoit qui fussent encore rebelles à tant de motifs puissans, et dont les cœurs froids repoussassent à-la-fois les vœux de la beauté et ceux de la patrie, repoussons à notre

tour, ces mauvais citoyens, de tous nos nouveaux établissemens prêts à s'organiser. Qu'attendre de leur esprit public, s'il n'est pas assez fort pour dominer leurs goûts, mêmes les plus frivoles ? quel intérêt prendroient-ils à la prospérité de nos provinces, s'ils ne daignent pas lui faire les plus légers sacrifices ? Nous ne voulons que des *François* pour administrateurs, pour juges et pour concitoyens. Que tout en nous jusqu'à nos meubles, jusqu'à nos décorations extérieures annoncent que nous sommes fiers de ce titre. Voilà l'esprit de corps qui doit survivre à tous les autres, après les avoir décorés. Que les étoffes Françoises soient comme la *robe nuptiale*, sans laquelle on ne pourra être admis dans les banquets, dans les tribunaux, dans les conseils de la patrie. Désormais les ennemis du bien public, à qui nos heureux efforts vont enlever tout espoir, seront réduits à feindre les sentimens que nous n'avons pu parvenir à leur inspirer. Nous ne pourrons plus, sous ce déguisement, les reconnoître qu'à des marques équivoques. Que leurs ornemens étrangers suffisent pour nous révéler leur secret, et que ce signe de réprobation soit le sceau de cette *aristocratie*, si sévèrement poursuivie et quelquefois si légèrement soupçonnée.

C'est ainsi, CONCITOYENS, que nous devons dompter les préjugés auxquels nous sommes encore asservis, qu'il faut secouer ces chaînes, qui, toutes volontaires qu'elles sont, dégradent encore la dignité d'un peuple libre. Allons au-delà des vœux de la patrie. Ce qu'elle n'oseroit exiger de nous, par égard pour la liberté si facile à effaroucher quand elle est encore au berçeau, ce qu'elle n'a peut-être pas le droit de nous commander, il faut nous le prescrire nous-mêmes: ne nous bornons pas à obéir scrupuleusement à ses loix, à subir avec joie les sacrifices qu'elle nous impose. Que ses conseils mêmes soient pour nous des préceptes. Regardons comme un devoir rigoureux, toutes les privations qui peuvent contribuer à sa prospérité.

Nous en serons assez recompensés par l'admiration de l'Europe impartiale, par le dépit de nos rivaux, et par notre propre estime.

